

David VRYDAGHS

Malheur et légitimité de l'écrivain

Qu'il y ait peu d'écrivains heureux ou bien portants, cela semble évident. Il suffit de penser à Henri Michaux, qui, dès *Mes propriétés* (1929), faisait du malheur un compagnon de son existence : « Le Malheur siffla ses petits et me désigna./“C'est lui, leur dit-il, ne le lâchez plus.”/Et ils ne me lâchèrent plus. » Ou, plus près de nous, à Roland Barthes, qui affirmait sans sourciller : « La névrose est un pis-aller [...]; mais ce pis-aller est le seul qui permet d'écrire (et de lire) » (*Le Plaisir du texte*). Michel Houellebecq n'est pas en reste, qui fonde sa « méthode » sur un « profond ressentiment à l'égard de la vie. Ce ressentiment est nécessaire à toute création artistique véritable. » Cette méthode, il l'appelle tout simplement *Rester vivant*.

On pourrait ajouter mille extraits à cette petite liste qu'on n'en serait pas plus éclairé. Ces propos martèleraient ce que l'on sait déjà : l'écrivain n'est pas à l'aise avec la vie. À l'inverse, le livre de Pascal Brissette nous apprend beaucoup sur le malheur littéraire. L'auteur soutient par exemple que celui-ci a une histoire — ce dont on pouvait certes se douter — et qu'elle ne commence pas *ex abrupto*, avec la génération romantique pour les uns, Verlaine et ses *Poètes maudits* pour les autres, ce qui est novateur au regard de l'histoire littéraire. Le mythe de la malédiction littéraire a en effet ses racines dans quelques topiques de l'Occident chrétien, comme le crédit apporté à la souffrance ou à la pauvreté. Il se fonde également sur des topiques plus anciennes : celle de la mélancolie comme affection propice aux imaginations poétiques, idée déjà présente chez Aristote; celle de la persécution comme épreuve permettant aux hommes de s'illustrer, avec Socrate comme modèle du genre. Pascal Brissette se refuse toutefois à situer l'émergence de la malédiction littéraire dans l'Antiquité gréco-romaine, voire au Moyen Âge chrétien. Ces topiques ont en effet connu au fil des siècles des fortunes diverses et furent travaillées par de multiples discours avant de se constituer, entre 1760

et 1830, en mythe utile aux écrivains. Utile? C'est la dernière idée-force de Brissette, et non la moindre : le malheur est devenu progressivement un élément-clef dans les stratégies de distinction et de légitimation des écrivains, au point qu'on ne puisse plus considérer sans douter qu'un écrivain heureux soit également un grand ni même un bon écrivain. Aussi peut-on également lire *La Malédiction littéraire* comme l'histoire de « cet énoncé dont le sujet est l'homme de lettres : *malheureux, donc légitime* » (p. 39).

Ce livre contient donc quelques thèses fortes. Il est également riche d'enseignements sur les plans méthodologique et théorique. Il propose ainsi une méthode de lecture du malheur littéraire. Située au carrefour de la sociocritique, de l'histoire littéraire et de la sociologie de la littérature, cette méthode prend en compte les difficultés matérielles rencontrées par les écrivains; les façons dont le malheur est mis en forme et rendu « touchant, acceptable, *rhétoriquement rentable* » (p. 18); enfin, les enjeux idéologiques du malheur et les conditions à partir desquelles un écrivain malheureux peut de ce fait obtenir un supplément de gains symboliques. Sur le plan théorique, Pascal Brissette propose de revoir la définition de la notion de mythe. Refusant d'en faire une forme monolithique dont la principale fonction est de masquer la réalité des processus de légitimation, Brissette définit le mythe comme un objet de croyance et d'investissement capable de s'adapter aux règles du dicible d'une époque, de fournir une herméneutique (le mythe sert ainsi aux écrivains et aux critiques pour comprendre l'inédit) et, enfin, de légitimer des productions.

Après une introduction qui présente la méthode et la notion de mythe, le propos se divise en deux parties. La première est une archéologie du mythe; elle s'intéresse à la vie discursive spécifique des trois topiques au fondement de la malédiction littéraire avant que des liens solides ne s'établissent entre elles et n'en fassent des gages de vérité, d'authenticité et de génie poétique. La seconde s'attache au mythe proprement dit, ou plutôt à son émergence dans la société française entre 1760 et 1830.

Pascal Brissette retrace donc en premier lieu l'histoire chahutée de la mélancolie, de la pauvreté et de la persécution, ou plutôt des discours tenus sur ces objets. Il procède en alternant les vues d'ensemble (dans ce cas, il parcourt quelques siècles en autant de pages) et les arrêts sur image — il analyse par exemple la célèbre gravure de Dürer — et sur texte. Pour chaque document analysé, il explicite le mode de représentation du malheur choisi, en souligne tous les effets et prend soin également de faire apparaître les contextes de production et de réception. Au final, il montre combien chaque topique a connu un destin singulier avant de trouver, au XVIII^e siècle, un terreau propice à une évaluation positive.

La mélancolie, affection due à l'excès de bile noire dans un organisme, est un signe ambigu depuis l'Antiquité : car cette maladie peut être contenue dans des proportions décentes, grâce notamment à une hygiène de vie appropriée au tempérament des bilieux, et mener alors au recueillement, à la méditation et, enfin, à la sagesse; ou, au contraire, conduire les mélancoliques excessifs aux affres de la folie. Quand elle pousse un homme à ces extrémités, elle est dévalorisée, d'autant plus que la folie est unanimement considérée comme la ruine de la sagesse. Certains lettrés insisteront, à partir de la fin du Moyen Âge, sur les qualités de la mélancolie; malgré cette réévaluation partielle, elle n'est en aucun cas la marque infaillible à laquelle se reconnaît un grand esprit. Pour tirer parti de la mélancolie, il faudra attendre le XVIII^e siècle, quand il fut largement admis que la sensibilité, qualité que cette affection exacerbe, garantissait la vertu et promouvait l'invention.

Le cas offert par la pauvreté est encore plus parlant du point de vue des variations axiologiques auxquelles sont soumis au fil du temps ces objets de discours. Malgré l'attention accordée aux ordres mendiants à partir du XII^e siècle, la pauvreté est largement dépréciée, et les lettrés les plus démunis ont souvent répugné à en tirer argument. Brissette relit ainsi les plaintes de Rutebeuf et d'autres poètes du Moyen Âge pour montrer que ces textes ne valorisent jamais la pauvreté : celle-ci est cachée plutôt qu'exhibée, et quand il arrive qu'elle le soit,

c'est toujours avec l'idée d'amuser le prince (car si le prince rit, il récompense, et peut ainsi tirer le poète de la misère).

À partir du XVII^e siècle, la pauvreté devient un véritable problème social, auquel il est répondu par l'enfermement et le développement de l'assistance sociale. Les démunis sont nombreux parmi les gens de lettres : en cause, le surnombre d'intellectuels attirés par la carrière des lettres depuis le succès des Corneille et Racine. Peu d'entre eux obtiennent ce qu'ils étaient venus chercher; quant aux plus chanceux, ou aux poètes déjà en place, ils voient d'un mauvais œil ces poètes désargentés qui pourraient par leurs satires dévaloriser leur propre pratique. Dès lors, il n'est pas rare de voir un poète installé décocher ses flèches en direction du poète crotté. Paradoxalement, cette représentation attire aussi les foudres des poètes pauvres, ce qui fait dire à Brissette qu'elle assure principalement une fonction intégrative : si les poètes qui s'amuse du ridicule du crotté sont pauvres, ils ne le sont jamais autant que ce dernier. Celui-ci sert donc à détourner le ridicule de la personne du poète et à lui permettre d'intégrer le clan des rieurs.

Dans le même temps, la pauvreté commence à faire l'objet d'évaluations positives. Chez Sorel, elle est en effet considérée comme un gage d'authenticité et une voie d'accès au génie. Pour autant, cet homme du XVII^e siècle, qui accomplit là une petite révolution symbolique, répugne encore à vivre pauvre, et espère s'extraire de son lit de misère. Un siècle plus tard, le dénuement est à nouveau à l'honneur, dans *Le Poète malheureux* de Nicolas Gilbert. L'auteur y fait le récit de sa vie, et notamment de sa pauvreté, pour ensuite fonder sur celle-ci sa rectitude morale et rappeler aux puissants qu'ils ne peuvent peut-être pas en dire autant. Ce coup de force, Brissette l'analyse comme le point névralgique d'une stratégie de reconversion : Gilbert, après avoir échoué à Paris (il n'a pu gagner le clan des philosophes), se signale au parti dévot grâce à cette image de la pauvreté, opposée à l'*ethos* des Philosophes, pour lesquels l'argent était une assurance de liberté de pensée et d'intervention.

Après le succès de Gilbert, le clan des Philosophes va également se doter d'une image de la pauvreté. À vrai dire, certains d'entre eux avaient déjà fait de la pauvreté volontaire un signe de prestige et de sagesse. Les exemples de Diogène et de Socrate séduisaient notamment un Diderot. Mais c'est Rousseau qui incarne le mieux cette forme d'indépendance d'esprit due à la pauvreté. En refusant tous les honneurs après ses premiers succès pour conserver son indépendance, Rousseau se lance dans une stratégie risquée qui, finalement, réussit : il intègre la haute société parisienne grâce à sa liberté de ton et sa sagesse, issue de son mode de vie.

Des trois topiques repérées par Brissette, la persécution est celle qui fait le plus rapidement l'unanimité : dès l'Antiquité, elle fait figure d'épreuve permettant aux hommes de s'illustrer. Ce lien est encore renforcé par les Pères de l'Église. Cependant, la *doxa* médiévale associe encore la persécution au silence : voulue par Dieu, elle demande au sage qui la subit de ne pas se plaindre et d'attendre son exécution en silence. À partir du XII^e siècle, la douleur accède progressivement au dicible et à la représentation : le Christ en Gloire cède le pas au Christ en Croix. Les lettrés de l'époque suivent le mouvement : chez Rutebeuf par exemple, plusieurs poèmes opèrent une jonction entre l'image du poète en situation de souffrance et le Christ persécuté. Bientôt, et notamment chez Marot, la référence au Christ sert à attirer la clémence des puissants et à délivrer le poète de ses souffrances. Il n'est donc pas encore question de revendiquer la persécution comme gage de qualité, mais plutôt de s'en servir pour s'attirer les faveurs de l'aristocratie.

Alors que le lettré médiéval était un poète en larmes devant la persécution, il devient un poète en armes face à celle-ci, et agresse celui qui le persécute, conformément au code d'honneur aristocratique qui se met en place dès la fin du Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle. Quand le philosophe se hisse sur la scène publique, un autre modèle s'impose : celui du persécuté angélique. Confiant dans les forces de la raison et de la mesure, le philosophe n'entend pas en effet donner de lui l'image d'un homme agressif et brutal. La retenue prime. Dans les représentations du moins ; car les hommes de lettres de l'époque se

montrent tout aussi friands de satires et d'agressions verbales que leur public. Par ailleurs, le recours aux formes satiriques est souvent justifié par les philosophes comme acte de défense (de soi et du bien public) devant les agressions et embastillements dont ils font souvent les frais. Dans les prisons et dans les textes, on voit à nouveau se développer l'association du mérite et de la persécution. Les philosophes en feront un usage régulier, eux qui accueilleront à bras ouverts un auteur aussi obscur que Morellet à partir du moment où il fut embastillé (auparavant, celui-ci peinait, malgré de constants efforts dans ce sens, à intégrer le cercle des philosophes).

Si ces topiques sont progressivement valorisées à la fin de l'Ancien Régime, elles ne sont pas encore intimement associées pour faire du malheur un puissant moyen de légitimation et de distinction. La deuxième partie de l'ouvrage de Brissette s'attache à cette nouvelle évolution dans l'histoire du malheur littéraire.

L'auteur s'arrête d'abord sur deux textes, qu'il juge exemplaires de l'association du malheur et du mérite dans la France de la fin du XVIII^e siècle, et ce, d'autant plus qu'ils sont très différents l'un de l'autre (par leur forme, leur contenu et les publics qu'ils visent) : il s'agit, d'une part, des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et, d'autre part, des lettres à Guibert de Julie de l'Espinasse, destinées à rester privées, mais qui furent finalement publiées au début du siècle suivant par la veuve du Comte Guibert. Leur seul point commun est d'ériger le malheur en symbole du mérite. Chez Rousseau, cela tient au but des *Confessions*. Par leur titre, elles laissent entendre que l'écrivain y fera l'aveu de ses fautes; ce qu'il fit. Mais il s'est surtout attaché à s'innocenter. Fondamentalement bon et convié à une vie simple et heureuse, il en a été détourné par la Providence, qui voulait en faire un grand homme, et par une société viciée et vicieuse, qui s'est acharnée sur lui. Aussi, entre les lignes, les *Confessions* cèdent-elles la place à une apologie de Rousseau et, partant, de son malheur. Car c'est grâce à ce dernier, en fin de compte, que cet homme a pu devenir grand en portant au jour une vérité déplaisante pour la société d'Ancien Régime. En définitive, la tentative de réhabilitation de Rousseau par lui-même se fonde sur l'histoire d'un martyr laïc : le fait de détenir une

vérité et de vouloir la dire a entraîné la haine et la persécution, mais a également permis son ascension au rang de grand homme.

De semblable façon, Julie de Lespinasse fonde de grands espoirs sur son malheur. Du moins ne cesse-t-elle d'en parler à son amant, le Comte de Guibert, pour susciter son intérêt. Elle incline en effet à penser que son malheur lui a valu l'amour de ses anciens amants. Quand Guibert lui annonce son mariage avec une autre, elle s'en plaint, certes, mais estime aussi que l'homme, fortuné, heureux, était incapable de s'élever à la hauteur de son âme gagnée par le malheur.

Brissette démontre ensuite combien la mort de Rousseau et, surtout, le culte de sa personne qui s'en suivit furent décisifs pour faire du malheur littéraire un mythe efficace. Prévues pour être publiées dans leur intégralité au début du XIX^e siècle, les *Confessions* du citoyen de Genève faisaient dès lors figure de bombe à retardement pour ses adversaires. Les Diderot, d'Alembert et autres feront tout pour s'en prémunir. Leurs efforts pour diaboliser Rousseau eurent finalement l'effet inverse : ils accréditèrent la thèse du complot à l'encontre de Rousseau et incitèrent nombre de jeunes lettrés à ériger un culte en l'honneur du grand homme et de son malheur. Rousseau et son malheur sont ainsi devenus en peu de temps un exemplaire à la hauteur duquel il était impossible de se hisser, mais qu'il était de bon ton d'imiter.

La Révolution fut aussi propice à la diffusion du mythe : d'une part, parce que nombre de députés de l'Assemblée étaient des rousseauistes convaincus; d'autre part, parce que la Terreur a généré de nombreux malheurs chez les hommes de lettres. Et Brissette d'en conclure que le culte de Rousseau n'a pas créé le mythe, mais a seulement contribué à sa diffusion rapide. D'autres facteurs doivent être pris en compte, comme le climat général de malheur instauré par la Révolution française en ses jours les plus sombres. De plus, on a vu avec Brissette que le culte de Rousseau s'appuyait sur d'antiques topiques, que celles-ci avaient progressivement fait l'objet de sanctions positives au cours du XVIII^e siècle et avaient donc offert aux contemporains de l'auteur du *Contrat social* des clefs de lecture et de valorisation de son comportement.

Les derniers chapitres du livre s'attachent à montrer comment l'efficace du mythe s'est progressivement imposée à tous, au point qu'il servit autant les grands que les *minores* dans leurs stratégies de distinction. C'est par exemple Chateaubriand qui table sur le malheur causé par l'exil et la solitude pour intéresser le public à son *Essai sur les Révolutions* (1797) quand des ouvrages de ce genre paraissaient sans discontinuer. Les tourments du jeune auteur seraient en effet le gage de sa sagesse prématurée et de son autonomie intellectuelle. C'est, quelques décennies plus tard, le jeune Escousse qui se suicide avec son ami en ayant bien pris soin d'en avertir la presse. C'était là le seul moyen, selon lui, d'intéresser le public à ses ouvrages et se gagner une postérité brillante. C'est Lacenaire, criminel raté et écrivain mineur, qui plaide lui-même sa cause devant les tribunaux, en des mots choisis et à grand renfort de rhétorique : il accuse la société d'avoir causé sa perte en provoquant son malheur, et espère que ce statut de victime lui gagnera un peu d'audience supplémentaire. C'est enfin Victor Hugo qui, après avoir fait rire de lui quand il plaidait à l'Assemblée et y posait en guide de la nation, profite de son exil sur l'île de Guernesey pour faire pleurer son public et gagner en légitimité. Par ailleurs, les photographies d'Hugo en exil le montrent dans une posture proche de celle de Napoléon I^{er} au moment même où le poète s'oppose violemment au « petit » Napoléon. Dès lors, il faut penser que Victor Hugo, par ses écrits et photographies, tente d'éloigner de lui l'image de l'homme à qui tout réussit pour obtenir également sa part de malheur et se rapprocher ainsi du pouvoir grâce à une légitimité accrue.

Loin de s'intéresser seulement à ces postures d'écrivains, Pascal Brissette propose également quelques lectures de romans et de pièces de théâtre, comme *L'Émigré* de Sénac de Meilhan ou le *Chatterton* de Vigny, pour montrer combien cette thématique du malheur gagne tous les domaines de la littérature et impose un nouveau mode de vision qui associe étroitement malheur, persécution et solitude à la grandeur et au génie.

Le livre de Pascal Brissette s'achève sur l'image de Victor Hugo en poète exilé et héros national. Le mythe, on le sait, n'est pas mort à Guernesey. D'Hugo à Houellebecq, le chemin est long, et semé

d'autant d'embûches que de variations. L'auteur nous promet une suite, qui s'attachera aux transformations et effets du malheur littéraire au long des XIX et XX^e siècles. On l'attend avec impatience.

Référence : Pascal Brissette, *La Malédiction littéraire : du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2005, 413 p.